



## Archives de sciences sociales des religions

110 | avril-juin 2000  
Varia

---

### NEWMAN (Jay), *Religion and Technology. A Study in the Philosophy of Culture*

Westport (Conn.)-Londres, Praeger, 1997, 196 p.

Michel Lagrée

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20685>

ISSN : 1777-5825

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2000

Pagination : 128-129

ISBN : 2-222-96691-4

ISSN : 0335-5985

#### Référence électronique

Michel Lagrée, « NEWMAN (Jay), *Religion and Technology. A Study in the Philosophy of Culture* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 110 | avril-juin 2000, document 110-84, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20685>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# NEWMAN (Jay), *Religion and Technology. A Study in the Philosophy of Culture*

Westport (Conn.)-Londres, Praeger, 1997, 196 p.

Michel Lagrée

---

## RÉFÉRENCE

NEWMAN (Jay), *Religion and Technology. A Study in the Philosophy of Culture*, Westport (Conn.)-Londres, Praeger, 1997, 196 p.

- 1 Se limitant au monothéisme judéo-chrétien et à une approche de type philosophique, l'auteur passe en revue un certain nombre de penseurs contemporains qui, au nom de principes religieux, se révèlent plus ou moins hostiles à la technologie, spécialement sous ses formes modernes – dont le point de départ peut d'ailleurs varier : Hans Jonas et Siegfried Giedion diffèrent là-dessus de plusieurs siècles. Jacques Ellul, on s'en doute, occupe une position de choix dans ce corpus. La technologie serait fondamentalement aliénante, menaçante pour la liberté, se donnant comme un substitut idolâtrique de la religion (Berdiaev).
- 2 J.N. ne dissimule pas qu'il appartient au camp opposé, celui de l'optimisme. Il manie tour à tour les analyses de vocabulaire les plus subtiles, qui requièrent le retour aux étymologies grecques et à leur contexte, et les arguments du sens commun, non sans ironie à l'occasion : quoiqu'on dise, l'humanité vit mieux, plus librement, sait plus de choses, etc. grâce aux techniques. Il repère dans la Bible, ainsi que dans ses exégèses juive et chrétienne, ce qui fait de l'acte créateur humain une forme de geste, d'effort religieux. Il note à juste titre que la hiérarchie catholique en particulier, a toujours eu une attitude globalement positive en la matière (p. 123), même si c'est l'ascétisme protestant qui a offert les conditions les plus favorables (Weber). Une acception large du concept de

culture lui permet, *in fine*, de considérer, ce qui n'est pas vraiment original, que religion et technologie en sont les deux versants complémentaires.

- 3 L'ouvrage serait plus convaincant s'il embrassait un espace-temps plus large. Les références contemporaines privilégient notablement les auteurs technophobes, qui paraissent surreprésentés pour les besoins de la démonstration. Sont surreprésentés également les Anglo-Saxons : ni Gilbert Simondon, ni Bruno Latour (ce qui est encore plus étonnant) ne sont évoqués pour leur contribution essentielle à ce débat. Entre les auteurs anciens (réduits à Platon et Aristote pour l'essentiel) et ceux de notre siècle manquent presque tous les maillons de l'époque patristique et scolastique, sans compter ceux, très nombreux, du XIX<sup>e</sup> siècle industriel. Ce faisant, l'A. rate l'occasion de montrer que l'option pro- ou antitechnologique constitue une tension interne au christianisme lui-même, récurrente sous divers avatars tout au long de son histoire, et non une originalité de notre époque.